André KAENEL, Catherine LEJEUNE, Marie-Jeanne
ROSSIGNOL, dirs, *Cultural Studies. Études culturelles*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2003, 191 p.

Laurent Kasprowicz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5917>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5917

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 376-378

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Kasprowicz, « André KAENEL, Catherine LEJEUNE, Marie-Jeanne ROSSIGNOL, dirs, *Cultural Studies. Études culturelles* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5917> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5917>

ressources et construire des stratégies de recherche en fonction de ses projets. Les liens discursifs hypertextuels l'aident à construire ces parcours de lecture singuliers. Mais, hors du cadre de l'encyclopédie, l'autorité qui accompagne une information délivrée sur un site est contestable. Il appartient alors au lecteur, selon son degré de connaissance du sujet, de déterminer si l'information est valide ou non.

Comparé au projet de Diderot qui consistait à réunir la somme de tous les savoirs, l'internet se présente aujourd'hui comme le moyen permettant, grâce aux capacités de stockage d'immenses bases de données numérisées en interconnexion, de réaliser ce rêve utopique et encyclopédique d'une démocratie cognitive, pour un accès universel aux savoirs. Le nombre des bénéficiaires effectifs de la connaissance s'élargit de manière presque infinie. Mais cette démocratisation de l'accès aux données cache en vérité le fait que, plus que jamais, il convient d'être éduqué à la base pour être capable de juger de la pertinence d'une information et de sa source. Autonomisation accrue des lecteurs, personnalisation des pratiques de lecture : s'agit-il de libertés ou de contraintes ? La recherche d'informations dans un tel environnement nécessite de la part du lecteur une pluralité de savoirs et de pratiques liés à la fois à l'espace matériel et logiciel, à des notions de documentation, ainsi qu'à la construction de méthodologies liées aux dispositifs hypermédias et à l'espace informationnel global du réseau. L'internet continue à remplir le rôle pour lequel il a été conçu, en s'adressant à des universitaires, seuls capables d'éliminer le bruit provoqué par l'hypertextualité. Cet outil, qui brise la progressivité des étapes à franchir en permettant la construction d'une intertextualité déstructurante, et qui nous invite à composer des parcours de lecture-navigation, implique, au contraire d'une désintermédiation, le concours préalable d'un tuteur, la mise en œuvre d'une formation selon une pédagogie adaptée pour aider l'utilisateur à la construction du sens, avant de s'immerger, voire de se noyer – en digressions

labyrinthiques –, dans un univers dangereux parce qu'hétérogène. Il ne suffit pas d'avoir accès à une bibliothèque ou à une base de données pour engager un processus d'appropriation des connaissances. La culture de l'information est donc, elle aussi, le fruit d'un apprentissage.

Dominique Nauray
CREM, université de Metz
dom@le-pavillon.com

André KAENEL, Catherine LEJEUNE, Marie-Jeanne ROSSIGNOL, dirs, *Cultural Studies. Études culturelles*.

Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2003, 191 p.

À l'origine de cet ouvrage, deux journées de réflexion organisées à l'université Nancy 2 le 1^{er} octobre 1999 sur « les *Cultural Studies* et la recherche en sciences humaines », puis celle du 1^{er} décembre 2000 sur « les rapports entre les *Cultural Studies* et les disciplines » (p. 7). Les chercheurs anglicistes et américanistes y discutèrent notamment des résistances théoriques, professionnelles et institutionnelles auxquelles se heurtent les *Cultural Studies* (CS), notamment en France. Organisé en trois parties, l'ouvrage recueille dix textes issus pour la plupart de la seconde journée. Il questionne les rapports entre CS et politique (partie 1) et met à jour les réticences de certaines disciplines telles l'histoire culturelle, l'anthropologie, les *American Studies* (AS) et les études filmiques (partie 2). Enfin, il offre une vision renouvelée des textes et des critiques littéraires vus sous l'angle des CS (partie 3).

La première partie (« L'émergence des *Cultural Studies* de Birmingham à New York : un double engagement politique et théorique ») dresse un constat amer sur l'évolution récente du courant. Dans le premier texte (« Stuart Hall, *Cultural Studies* and the British Left »), Jeremy Tranmer montre que si les fondateurs, à l'image de Stuart Hall, alliaient ambitions théoriques et politiques (p. 17), la remise en cause du marxisme par les CS d'abord, et l'expansion mondiale de la discipline ensuite les privèrent peu à peu de leur spécificité. Autre exemple de l'échec de cette ambition des

CS à se donner une dimension politique, leur intérêt pour l'identité gay qui, selon Guillaume Marche (p. 35), n'a pas profité aux gays et lesbiennes dans leur combat contre les discriminations. Dans « La théorie *Queer* et la dynamique identitaire du mouvement gay et lesbien : perspectives sociologiques sur un aspect des *Cultural Studies* », l'auteur examine par le biais de l'étude de la mobilisation collective des gays et lesbiennes, comment la théorie *Queer* qui s'apparente aux CS par son objet et sa méthode – mise au jour de ce qui relève du culturel dans la sexualité – échoue à relayer l'expérience de chacun et à apporter des réponses pratiques au problème de l'identité gay. Enfin, dans « The Translations of *Cultural Studies* » (p. 55), Stefan Herbrechter étudie moins la dépolitisation des CS qui accompagne leur mondialisation que les conditions de celle-ci. Dans les faits, elle n'est pas sans poser problème, et le rapport au contexte au sein duquel s'établissent les théories oblige les chercheurs à la plus grande vigilance. Ainsi l'auteur met-il en garde contre l'hégémonie des CS d'origine anglo-américaine dont la traduction des textes ne garantit pas l'interprétation, ou l'adéquation, aux besoins culturels des différents contextes géographiques, historiques ou géopolitiques : il appelle alors de ses vœux une approche comparative et contextualisée des CS.

Les textes rassemblés dans la seconde partie (« Les *Cultural Studies* face aux disciplines, en sciences sociales et humaines ») sont autant « d'études de cas éclairant la prégnance des CS dans diverses disciplines – ou champs disciplinaires – et départements universitaires aux États-Unis et/ou en France » comme le rappellent les coordonnateurs de l'ouvrage (p. 7). Ainsi, selon Marie-Jeanne Rossignol (« Histoires culturelles : l'Histoire et les *Cultural Studies*, en France et aux États-Unis »), l'apport théorique des CS à l'histoire culturelle en France ou aux États-Unis est sans commune mesure. Alors qu'aux États-Unis, les CS ont considérablement modifié les méthodes et le cadre épistémologique de la recherche – divisant du même coup la discipline –, l'histoire culturelle en France, n'a pas connu de tels bouleversements. De même, aux

États-Unis, si l'affrontement avec l'anthropologie s'accompagne d'une crise d'identité de cette dernière, selon Catherine Lejeune (« *Cultural Studies* et disciplines : l'anthropologie culturelle serait-elle menacée ? »), c'est pour des raisons de frontières disciplinaires où domaines d'intérêts, positions politiques et méthodes – l'ethnographie en particulier – sont proches (p. 95). L'anthropologie américaine semble se dissoudre dans le vaste champ des CS où les départements de littérature, les études filmiques et de vidéo attirent de plus en plus de membres (p. 104). Le cas des études filmiques est exemplaire des réticences à l'importation des théories CS en France. Selon Geneviève Sellier (« L'apport des *Gender Studies* aux études filmiques »), le faible impact des *Gender Studies*, spécialité des CS, sur les études filmiques françaises, s'explique par la transformation en objet de la culture d'élite universelle (masculine) de ce divertissement populaire, notamment par le biais de l'approche esthétique formaliste qui entoure les études sur le cinéma en France (p. 113). André Kaenel (« *Cultural Studies* and the Assault on the National Paradigm : *American Studies* in the United States and Europe ») prolonge l'analyse de ces blocages en s'intéressant aux raisons qui sous-tendent l'impact des CS sur les AS, que ce soit le choix commun de l'anti-disciplinarité ou l'abandon par ces dernières d'un nationalisme périmé, alors que, en Europe, les AS n'ont été que peu modifiées par l'expansion des CS (e.g. la France qui continue de regarder l'évolution avec suspicion).

La troisième et dernière partie (« Regards sur la littérature : nouveaux textes, nouvelles lectures ») est exclusivement réservée à l'apport des CS à la connaissance des études et critiques littéraires et rappelle comment elle participe d'une relecture des canons littéraires. Par exemple, dans sa seconde contribution (« *Moby Dick* and *Ahab's Wife* : Herman Melville, *Gender* and *Cultural Studies* ») qui se livre à un exercice de réflexivité stimulant sur sa lecture de l'œuvre phare de Melville, André Kaenel montre à quel point les normes présidant à la qualification « littéraire » d'un texte sont

historiques, politiques, idéologiques et culturelles. Pour cette raison, les œuvres comme les critiques ne peuvent être abordés selon le seul contexte dans lequel ils s'inscrivent (p. 158). L'auteur fait notamment valoir le fait qu'un texte littéraire n'est jamais un canon pour des raisons identiques, selon les époques et les agents qui l'évaluent comme tel. La critique, l'Université, mais aussi et surtout le simple lecteur contribuent à modifier la lecture que l'on en fait. L'étude de Michel Imbert (« The American Scene d'Henry James (1907) : clichés de New York ») participe de cette relecture par les CS d'une œuvre littéraire et fait d'Henry James un précurseur des culturalistes lorsqu'il s'attache à montrer, d'une part, l'usage social qui est fait de sa propre langue et, d'autre part, le particularisme du New York du début du XX^e siècle, théâtre du *Melting Pot*. La contribution de Catherine Bernard (« Le canon moderniste à l'épreuve des *Cultural Studies* : à propos de The Politics of Modernism de Raymond Williams ») clôt l'ouvrage. L'auteur revient sur un texte du fondateur des CS, resté à l'état d'ébauche, dans lequel il rappelait combien l'histoire du modernisme est multiple, incohérente, et « faite de bifurcations, de revirements, d'infléchissements parfois imprévisibles, d'une multiplicité d'histoires » (p. 182), sans oublier la dimension idéologique et politique qui le parcourt.

Stimulant, ce livre est destiné avant tout aux chercheurs familiers des CS qui trouveront sans doute matière à nourrir leur propre réflexion. La difficulté, redoublée par le fait que certaines contributions sont rédigées en anglais, est inhérente à la complexité et à l'étendue des domaines connexes à ce courant. Cependant, quelques points de rappel sur la construction de la discipline et des doutes qui la traversent actuellement auraient permis de saisir toute la pertinence des textes sélectionnés. Ainsi la lecture peut-elle être complétée par celle de l'ouvrage d'Érik Neveu et Armand Mattelart (*Introduction aux Cultural Studies*, Paris, Éd. La Découverte, 2003) qui dresse un historique de l'évolution des CS et, accessoirement, une grille de lecture et de compréhension au présent recueil. En effet, quelques

contributions emploient un vocabulaire spécialisé, trop abstrait pour le lecteur peu averti. Sous cet angle, le texte de Catherine Bernard (p. 180) sur le canon moderniste à l'épreuve des CS est malheureusement exemplaire tant il exige une connaissance de l'histoire de l'Art. Ce recueil n'en est pas moins précieux car les ouvrages traitant des CS sont rares en France. Il ne manquera pas de stimuler la recherche et les chercheurs en sciences sociales et humaines.

Laurent Kasprowicz
ÉRIASE, université de Metz
Loka7@yahoo.fr

Natacha LAURENT, dir., *Le cinéma « stalinien ». Questions d'histoire.*

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. Tempus, 2003, 240 p.

Existe-t-il un cinéma stalinien ? Question posée d'emblée dans cet ouvrage collectif dirigé par Natacha Laurent, historienne à l'université de Toulouse-Le Mirail. Peut-on aussi en comprendre les significations à la lumière des archives ouvertes en Russie au cours de cette dernière décennie ? En URSS, les années 30 sont marquées par une instrumentalisation évidente du cinéma par le régime stalinien (à l'instar des travaux anglo-saxons sur la question, Ian Christie, Peter Kenez, Richard Taylor, Denise Youngblood... pour citer les principaux). De manière novatrice, Natacha Laurent avait déjà montré (*L'œil du Kremlin. Cinéma et censure sous Staline*, Toulouse, Privat, 2000) comment le cinéma était devenu un enjeu essentiel pour l'administration soviétique. Ici, elle prolonge cette réflexion en rassemblant différentes communications, parfois hétérogènes dans leur statut, en intégrant l'objet cinéma dans une histoire culturelle de la longue durée. Le « cinéma stalinien » cinéma n'ayant jamais su conjuguer l'esthétique avec des impératifs économiques, il s'agit pour l'auteur de comprendre l'expérience stalinienne au cinéma en la replaçant dans l'étude du réalisme socialiste (cf. « Les problèmes de l'esthétique des années 30 » de Josette Bouvard), ou du genre cinématographique (cf. « Cinéma à lire » de Léonid Heller), et de proposer en dernière partie des lectures filmiques plus